



IOANNOU, Tina, *La communauté grecque du Québec*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983, 333 p. 18,00 \$.

Roberto Perin

Volume 38, numéro 3, hiver 1985

Population et histoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304291ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304291ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perin, R. (1985). Compte rendu de [IOANNOU, Tina, *La communauté grecque du Québec*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983, 333 p. 18,00 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 38(3), 435–436.
<https://doi.org/10.7202/304291ar>

IOANNOU, Tina, *La communauté grecque du Québec*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983, 333 p. 18,00\$

Comme la plupart des études parues récemment sur les communautés culturelles au Québec et au Canada, ce livre soulève un problème d'auditoire. À qui, en effet, s'adresse l'auteur? Est-ce à la communauté grecque, et plus précisément à une couche relativement privilégiée de celle-ci, soit par le savoir ou soit par la fortune; ou bien à des spécialistes des études dites ethniques? La question est importante parce qu'elle nous aide à déterminer le caractère scientifique de cette oeuvre.

Notons d'emblée que le livre ne s'appuie ni sur les études conceptuelles de l'histoire du processus migratoire, ni sur les analyses empiriques de l'immigration grecque dans le monde. En effet, l'auteur n'examine pas les phénomènes socio-économiques typiques de la vie des immigrants, qu'ils aient trait à la transition qui survient lorsqu'un agrégat de migrants très mobiles se transforme en communauté stable et enracinée; ou bien à l'économie submergée qui permet à l'immigrant de survivre en ces premiers moments difficiles et pendant les crises économiques; ou encore aux institutions telles que la pension et les cafés qui favorisent l'éclosion d'un milieu familial et sécurisant en terre étrangère.

En plus, Tina Ioannou ne fait aucune mention de l'excellent travail de Théodore Saloutos, expert de l'immigration grecque aux États-Unis, ni de Judith Nagata, pionnière de ce genre d'étude au Canada.

En somme, les Grecs de Montréal nous sont présentés ici comme une communauté en vase clos dont les expériences n'ont rien en commun ni avec les Grecs de l'Amérique du Nord, ni avec les autres communautés culturelles. Le livre de Ioannou présente aussi des lacunes méthodologiques assez importantes. L'auteur prétend s'être servie des techniques de l'histoire orale pour reconstituer les premières années de la présence grecque à Montréal. Pourtant, on ne retrouve dans les notes du livre que très peu de références aux entrevues menées par l'auteur. Et puisqu'une hirondelle ne fait pas le printemps, un témoignage peut difficilement constituer l'histoire! La partie historique du livre, en plus d'être fort mince, est donc forcément élitiste: elle s'intéresse avant tout aux notables et à leurs institutions.

Mais l'auteur ne s'attarde pas sur l'histoire. La partie contemporaine emprunte beaucoup, sans en rajouter, à l'excellente étude de Nadia Assimopoulos sur la mobilité socio-professionnelle des Grecs de Montréal. Ioannou aurait quand même pu approfondir certaines questions. Écrire aussi banale-ment comme le fait l'auteur que les jeunes connaissent des problèmes avec leurs parents (p. 78) ou que la femme subit plus lourdement les conséquences d'un divorce que le mari (p. 80) nous laisse pantois! Le chapitre consacré à l'intégration des Grecs à la société d'accueil traite du taux élevé de satisfaction que ceux-ci éprouvent face à leur pays d'adoption, sans nous dire comment on mesure cet état d'âme. (Ne parlons pas des pièges qui guettent le savant qui tenterait une telle entreprise!)

Autre problème méthodologique non moins grave, Ioannou prend comme point de repère pour son analyse la *Koinotita*. Pourtant l'anthropologue Nagata affirme dans ses écrits que plus de la moitié des Grecs de Toronto n'adhèrent pas à ce regroupement essentiellement religieux et conservateur, tout en décrivant les clivages profonds qui traversent cette communauté. Les Grecs de Montréal différent-ils de leurs compatriotes de Toronto? Sinon, pourquoi centrer cette étude sur la *Koinotita*? Si oui, pourquoi cette différence par rapport à Toronto? Ioannou laisse à peine entrevoir le mécontentement qui subsiste chez certains groupes comme les jeunes, les personnes âgées, les ouvriers et les groupes de gauche face à la *Koinotita*. Elle ne décrit jamais ouvertement et franchement les divisions existantes au sein de la communauté. Ce n'est qu'à l'annexe qu'elle admet l'existence de non-pratiquants dans la communauté. Pourquoi cette pudeur? Est-ce par souci de ne pas laver son linge sale en public?

Bref, l'étude de Ioannou est élitiste, ethnocentrique et lessivée. Elle plaira sans doute à l'élite à qui elle est destinée, même si l'élite traditionnelle d'affaires doit céder la place dans ce livre à l'élite culturelle. Elle laissera les autres indifférents. En dernier ressort, le livre ajoute peu à notre connaissance des Grecs du Québec et aura par conséquent peu de valeur scientifique.